

SUMMER TIMES

Le journal du prix Summer

Édito

Le prix Summer tient son nom du titre d'un roman de Monica Sabolo, le premier livre auquel il a été attribué en 2018. Depuis, il a consacré le talent de cinq autres écrivaines et écrivains. La question du jour est bien évidemment : à qui le tour ?

Derrière le prix se cache une foule de lectrices et de lecteurs dont vous faites peut-être partie, vous qui commencez ce journal. C'est à eux que revient le vote qui désignera le lauréat de l'année 2024. Leur diversité montre l'intérêt de cette récompense et plus largement de la Fête du livre de Bron : à travers les comités de lecture créés au sein de nombreuses bibliothèques et d'établissements universitaires, le prix contribue à animer la vie littéraire de la métropole de Lyon.

Ceci est d'autant plus vrai qu'il ne vient pas confirmer la réputation d'auteurs déjà bien installés, mais qu'il met en lumière ceux qui gagnent à l'être. Un tel rôle n'a rien d'anodin, surtout dans un monde où écrire signifie souvent prendre des risques. Recevoir un prix peut alors devenir la garantie de poursuivre l'écriture, voire de s'y consacrer entièrement, ce à quoi aspirent de nombreux écrivains.

Parmi les autrices et les auteurs sélectionnés cette année, il en est dont l'écriture est l'acti-

vité principale et d'autres qui ont encore peu publié. Les différences de forme, de style et de sujet de leurs livres offrent un large panorama de la littérature contemporaine française. De la pure invention au roman historique en passant par l'écriture de soi, un dénominateur commun apparaît toutefois : ce sont autant de « géographies intimes », selon l'intitulé retenu pour l'édition 2024 du prix.

Cette formule a ceci de troublant qu'elle confronte le dehors et le dedans, le sentiment et la matière. Elle ne saurait mieux convenir à la sélection de cette année, qui nous offre un voyage non seulement en France, du bassin parisien aux hauteurs du Jura et des Pyrénées – avec escale à Lyon –, mais également à travers l'âme humaine. Mieux, cette formule montre combien le géographique et l'intime sont liés, comme l'illustrent celui qui cherche son passé d'une région à l'autre, celle qui connaît la fierté et la honte dans les rues d'une même ville, et tous les autres.

Les étudiantes et les étudiants du master Métiers du livre et de l'édition de l'université Lumière Lyon 2 sont fiers de vous présenter les textes écrits pour la remise du prix. Vous trouverez ici des entretiens inédits, des portraits et des critiques et vous apprendrez que non, la géographie ne sert pas qu'à faire la guerre : elle sert aussi à garder des troupeaux, à protéger les ours et même à voyager en soi-même.

- Samuel Gandon

GÉOGRAPHIES INTIMES

SUMMER 2024

Que ferais-je à ma place ?

Sous couvert d'évoquer des lieux exotiques comme Makapuu Beach ou les forêts de l'Inde et du Kenya, le voyage proposé par Charly Delwart est en fait extrêmement intimiste, quelque part entre la Belgique familiale et son lieu de vie parisien. De l'enfance à Bruxelles à la ligne 4 du métro, on accompagne l'auteur chez son psychanalyste, au chevet de sa femme à la maternité ou au service des urgences en plein accès d'hypocondrie. D'une certaine façon, le souhait formulé dans le livre est réalisé ; après l'avoir lu, on peut dire : « J'ai visité le Delwartland. »

- Camille Esteves

Vous ne connaissez rien de moi

L'action du livre de Julie Héraclès se déroule pour l'essentiel dans la ville de Chartres. Simone circule entre la maison familiale, l'école et plus tard son bureau de traductrice. On sent tout le fardeau de cette vie étroite dans sa rage de s'élever. Il existe tout de même quelques échappatoires : la bibliothèque, la cathédrale, la librairie d'Otto. C'est lui qui permettra à Simone d'échapper provisoirement à cette ville qui paraît l'enfermer, en lui donnant l'occasion de le rejoindre en Allemagne. Ou plutôt : c'est l'amour qui libérera Simone, bien mieux que la Libération elle-même.

- Léandre Barreau

Et vous passerez comme des vents fous

Après avoir publié des récits inspirés de ses voyages, Clara Arnaud nous propose dans ce second roman un séjour au cœur des Pyrénées. On y découvre Gaspard, apprenti berger, et Alma, jeune éthologue chargée de suivre les traces des ours dans la région. Ce roman interroge le rapport au territoire, en tant que rural ou néo-rural, ainsi que la cohabitation entre monde domestique et milieu sauvage. Le récit de Jules, monstre d'ours parti aux États-Unis plus d'un siècle auparavant, semble inscrire une distance géographique et historique avec l'intrigue principale, mais il naît et s'achève au même endroit.

- Simon Kieffer

La Foudre

Si Pierric Bailly refuse les étiquettes, il admet volontiers s'inscrire dans la tradition du *nature writing*, et l'on ne peut que souligner son aptitude à dépeindre les paysages jurassiens. Ceux qui connaissent ces massifs singuliers s'étonnent de la ressemblance, tandis que les autres sont surpris d'une telle révélation. On découvre ainsi la forêt du Risoux, la fromagerie de Chapelle-des-Bois, La Rivière. Cette dernière se fait aux yeux du personnage principal bien plus séduisante que La Réunion, alors qu'il nourrit une étrange fascination pour la cour d'appel de Lyon ou encore pour le centre pénitentiaire de Villefranche-sur-Saône...

- Léa Weber

Les Silences des pères

De tous les romans de la sélection, le livre de Rachid Benzine est celui qui dépeint le plus largement la France, non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps. En quelques jours, Amine parcourt la vie de son père, de son arrivée à Lens en 1965 à sa mort à Trappes en 2022. Le producteur Nouredine à Aubervilliers, le Grand Martin à Besançon, le camarade Mohand dans le Gard sont autant de visages sauvés de l'oubli. Peut-être revient-on ici aux racines de tout pèlerinage, à la fois hommage et authentique travail de mémoire.

- Samuel Gandon

Pour savoir lequel de ces livres vous correspondrait le plus : rendez-vous en page 8 !

CLARA ARNAUD

Et vous passerez comme des vents fous

aux éditions Actes Sud

Géographe de formation, nourrie par l'anthropologie et la philosophie du vivant, Clara Arnaud a publié d'abord des récits tirés de ses voyages les plus exotiques. Dans son dernier roman, elle a choisi pour décor les Pyrénées et pour projet un « nature writing à la française », afin de « réinvestir la montagne de manière différente de certains codes de la littérature alpinistique, où les regards sont en majorité masculins ».

Comment avez-vous pensé la progression du livre en trois actes ?

Mon écriture ne repose pas vraiment sur l'idée d'intrigue. Il y a plusieurs petits fils qui peuvent mener à une forme de suspense, dont certains trouvent une résolution et d'autres pas. J'aime qu'un roman soit un espace de liberté où l'on n'assigne pas de réponses ni de positions. On suit des personnages qui ont des regards différents sur le monde. Évidemment, j'ai ma propre histoire donc le roman n'est pas objectif et d'ailleurs il n'y aspire pas. Mais j'essaie au moins de le rendre polyphonique. C'est une manière d'embarquer les gens dans mon vaisseau fictionnel. C'est en écrivant que j'ai décidé ce qui allait se passer et que ça s'est imposé. Mon mode opératoire était de passer trois saisons à écrire le premier jet de ce roman dans la montagne avec des bergers, des naturalistes, etc.

Votre narration procède d'une certaine lenteur : est-ce délibéré ?

Je pense qu'un texte, c'est un rythme, un regard sur le monde. J'ai beaucoup voyagé à pied : mon écriture vient de la marche, j'ai commencé par remplir des carnets de voyage et quand bien même je suis en train d'écrire un roman, je passe plus de temps à marcher qu'à un bureau. On me dit toujours : « c'est précis, c'est descriptif », mais je ne vois pas comment je pourrais écrire autrement. La description est polysensorielle, c'est-à-dire que j'essaie de restituer des écosystèmes, des odeurs, des sons. Et je m'autorise à prendre le

temps. On est dans un territoire qui est soumis au rythme des saisons et de la nature. Le tempo de la journée est imposé par la digestion, la rumination des animaux, les attaques de la météo. La répétition et la lenteur sont un effet recherché, pour plonger les lecteurs dans ce quotidien.

Est-ce que les personnages sont inspirés de votre propre expérience ?

Oui, Alma est en partie inspirée de mon parcours, mais le CV de Gaspard est plus proche du mien. Dans tous les personnages, je mets de moi et des autres. Je compose et c'est comme si j'apprenais à connaître ces personnes qui se dévoilent à moi à mesure que je les écris. La description physique, je m'en fous, il y en a très peu. Je crois que je ne sais même pas à quoi mes personnages ressemblent. En revanche, je sais très précisément comment ils vivent physiquement dans le monde, comment ils se déplacent, comment ils sont dans leur corps et dans leur tête. Je m'intéresse beaucoup à toutes les lisières, aux marges et aux gens qui sont entre les mondes. Peut-être parce que pour moi c'est pareil, géographiquement, j'ai vécu entre différents mondes. Tout ce qui est de l'ordre du manichéen, du cloisonné, de la frontière, me dérange profondément. Mon travail d'écriture est aussi une tentative permanente et perpétuelle de faire des ponts, d'explorer ces zones liminaires entre différents mondes. Là, on pourrait dire entre le monde des hommes et le monde sauvage. J'aime les personnages qui se cherchent une place parce qu'ils ne peuvent pas s'identifier de manière radicale à un univers.

Comment avez-vous imaginé le personnage de Jules, le montreur d'ours d'antan ?

Je suis partie de la photo reproduite dans le livre : il y a quelque chose d'étrange dans cet homme et cet ours, une sorte de gémellité. On ne sait pas trop si c'est une relation d'amour, de

haine, de domination ou de compagnonnage. Après j'ai travaillé à partir d'archives. Il y a eu aussi une grande part d'imagination. Je n'avais jamais travaillé sur un personnage du passé mais ça m'a beaucoup amusée. C'était un parti pris un peu risqué, cette histoire du passé dans le présent, avec des échos mais pas complètement connectée, je ne savais pas si ça allait fonctionner. Ça m'a beaucoup fait travailler l'ellipse. J'ai écrit en parallèle ces deux textes, parfois de manière concomitante, j'ai assemblé, j'ai essayé de les faire résonner entre eux.

Le livre s'achève sur un dialogue entre Gaspard et sa fille. Est-ce un moyen d'ouvrir à l'avenir ?

J'avais d'abord terminé le livre par le chapitre où l'ourse dévore Jules. Mon éditeur m'a dit : « C'est un peu raide quand même. » J'ai donc rajouté cette ultime scène que j'ai écrite d'une traite, qui est peut-être une manière de laisser les choses plus ouvertes, une conclusion moins sombre. Le « conflit » autour de l'ourse, qui n'est autre que la question plus large de savoir comment vivre sans tout détruire, ne se soldera pas par des réponses toutes faites ou des slogans, mais, je crois, par le dialogue, notamment avec les générations à venir et par la capacité qu'on aura ou pas, collectivement, à faire un effort d'imagination. La solution, ce n'est peut-être pas ça ou ça, c'est peut-être autre chose qu'on n'a même pas encore imaginé. C'est aussi le travail de l'écriture, c'est le socle de tous les possibles.

- Lola Boulon,
Marie-Lou Douillet
et Noor Harbi



©Marie-Laure Duarte



©Amandine Bailly

PIERRIC BAILLY

La Foudre

aux éditions P.O.L

Dans son septième roman publié aux éditions P.O.L, Pierric Bailly est resté fidèle aux paysages de son Jura natal pour rejoindre à son tour, dans les pas de Jim Harrison, la « tradition américaine du nature writing ».

On trouve des thèmes récurrents dans vos romans. Ont-ils été conçus comme tels ?
J'écris les romans les uns après les autres, il n'y a pas de projets qui cohabitent. En général, j'ai un rythme où j'alterne des phases de maturation, de construction d'une intrigue et des personnages (ça peut durer un an), et puis après, une phase d'écriture (un an de plus). J'essaie de faire des livres différents les uns des autres, je ne me rends pas compte de la récurrence des thèmes. C'est quand les livres sortent qu'on apprend beaucoup sur leur contenu, quand un discours se construit pour parler d'eux. Mais on n'appréhende pas l'écriture d'un livre en termes de sujet : je ne me dis pas que je vais écrire un livre sur la paternité, par exemple. Je pense même qu'il faut au contraire ne pas fonctionner comme ça et s'en méfier en tant qu'auteur.

Pour ce dernier livre, vous êtes-vous documenté avant la phase d'écriture ?

Pour ce livre, oui, beaucoup et c'était un peu nouveau pour moi. Par exemple j'ai assisté à plusieurs procès d'assises au tribunal de Lyon. C'est un univers que je ne connaissais pas du tout. J'avais à peu près la même position que le narrateur dans le livre, c'est-à-dire celle de spectateur, très attentif à tout ce qui pouvait se présenter à moi, à l'espace, aux personnes. J'ai découvert qu'un procès est très structuré et qu'il y a une vraie dramaturgie avec la présentation des faits, des personnes, les témoignages des experts, des témoins jusqu'aux plaidoiries des avocats et au verdict. Je me suis aussi beaucoup renseigné sur le métier de berger. Lors de mes recherches, j'ai lu notamment les textes d'Anne-Marie Prodon, une eth-

nologue du pays de Gex qui a collecté la parole de paysans montagnards. Et il m'a fallu observer et interroger une amie d'enfance qui est bergère dans le Jura : on s'est beaucoup vu et parlé pendant l'écriture.

Peut-on dire que les massifs du Jura, avec leur faune et leur flore, sont des paysages hautement symboliques dans le roman ?

Je voulais un livre avec plus d'ampleur que le précédent qui était assez ramassé, et je voulais faire plus de place à la nature. Les animaux en particulier sont importants pour moi parce que j'ai grandi dans un village au milieu de la forêt. Je voyais des chamois, des biches et des renards, mais jamais de lynx. S'il a une symbolique dans ce livre, c'est parce que pendant longtemps je me suis dit que je ne voulais pas écrire sur le lynx avant de l'avoir vu. Et il se trouve que j'en ai vu un pour la première fois il y a quelques années : j'ai pris ça comme une forme d'autorisation à situer un livre dans cette nature et dans cette montagne et à essayer de capter l'âme de ses habitants. Il n'est pas central dans le livre mais il revient comme une espèce de fil rouge à des moments décisifs. C'est d'ailleurs autour de la question du lynx qu'Alexandre et Julien font connaissance au lycée.

Le livre traite (aussi !) de sujets humains complexes tels que le meurtre et la culpabilité. Quelle place accordez-vous à l'émotion dans la narration ?

Ce qui m'intéresse, c'est de placer les personnages dans des situations qui ne sont pas banales et d'écrire sur ce qu'ils traversent et les émotions qu'ils éprouvent face à ce genre de situation. C'est pour cela d'ailleurs que le livre est écrit à la première personne. Ça permet d'être au plus près de ce que pense et ressent le narrateur. Je pourrais m'en tenir aux faits. Il y a justement une tradition américaine qui s'appelle le behaviorisme qui veut qu'on s'en tienne aux faits sans s'épancher sur les senti-

ments que ça peut inspirer. Mais je suis plutôt du côté de l'émotionnel avec des personnages qui existent à travers ce qu'ils ressentent.

À propos du titre, pourquoi avoir choisi « La Foudre » ?

Ce titre a plusieurs justifications : ça évoque le coup de foudre, puisque c'est un roman qui devient peu à peu une histoire de passion amoureuse. Ça évoque aussi les orages : même si c'est un élément naturel propre à la vie à la montagne, ce qui est le quotidien du narrateur dans le livre, Julien a un goût assez original pour les orages. Et puis c'est aussi la fin, cette dernière scène et cette dernière phrase en particulier : je l'avais dans la tête tout le temps quand j'écrivais et quand je me baladais pendant l'écriture. J'espérais pouvoir finir sur ça. Je ne savais pas si j'allais en être capable et si l'histoire me mènerait là, mais c'était vraiment comme une sorte de flèche qui m'a guidé pendant toute l'écriture. Après, un titre, c'est aussi une discussion avec l'éditeur et on était d'accord pour dire que c'était le meilleur. J'avais aussi pensé à « Cette montagne entre nous », mais il y a un petit côté mélo qui colle moins avec l'identité de P.O.L où on préfère les titres un peu plus froids.

Comment êtes-vous devenu écrivain ?

J'ai d'abord rempli des cahiers au lycée, comme des journaux intimes. Puis je me suis mis à écrire avec l'idée de structurer ça sous forme de roman pendant mes années de fac. J'avais envie d'être vite dans l'action. J'aurais voulu faire du cinéma, mais ça impliquait une équipe et de l'argent. Je n'avais rien de tout cela et surtout pas le caractère requis. L'écriture s'est imposée à moi parce qu'elle correspondait à mon caractère indépendant, mon goût pour la solitude : être auteur, c'est un choix de vie.

- Mathilde Berne

RACHID BENZINE

Les Silences des pères

aux éditions du Seuil



©Bénédicte Roscot

PORTRAIT D'UN POLYGRAPHE

« Nous sommes tous des êtres narratifs et nous sommes des histoires auxquelles nous adhérons. » C'est ainsi que Rachid Benzine se définit, qu'il nous définit. Figure importante de l'islam libéral francophone, ce politologue franco-marocain est aussi romancier et dramaturge. Publié aux éditions du Seuil, c'est après le succès de son premier roman, *Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir ?*, paru en 2016, qu'il s'est lancé à corps perdu dans la fiction afin d'aborder les questions qui lui tiennent à cœur : l'immigration, la mémoire et la transmission.

À LA RECHERCHE DE SON HISTOIRE

Comment construire notre identité quand il nous manque une partie de notre histoire ? C'est cette grande question que Rachid Benzine explore dans son dernier roman, *Les Silences des pères*. Selon lui, « nos sociétés organisent l'oubli » et toutes les histoires intimes en sont affectées. Le silence des pères entraîne la colère des fils, mais plutôt que de céder à cette colère, il tente de comprendre. Car à travers ses personnages, c'est plus généralement une histoire de l'immigration que nous propose ici l'auteur : à ses yeux, « les exilés sont toujours des cadavres en sursis, des fantômes dans les couloirs de l'histoire » et ils méritent qu'on leur donne une voix.

FICTION OU RÉALITÉ ?

Tout comme son héros dans *Les Silences des pères*, Rachid Benzine a vécu à Trappes, il a des sœurs et un père silencieux ; Amine pourrait ainsi être vu comme son double littéraire et romancé : un artiste en quête de son histoire, à la recherche de son identité. Mais l'auteur répond avec humour à toute question à ce sujet : il n'est pas seulement un fils, il est aussi un père, un père à la parole facile, à l'inverse de son propre père, mais surtout un père qui préfère s'exprimer à l'écrit pour

toucher davantage de cœurs. Et si le « silence assourdissant » du père se transforme en émotion dans les écrits du fils, c'est sans nul doute parce que « la fiction est peut-être le chemin le plus court vers le réel ».

- Camille Dussapt-Bérenghier

« Quand j'écris, je le fais à voix haute, parce que j'ai besoin d'entendre les mots. Mais également car je viens avant tout de la culture de l'oralité et du hip-hop, avec le rap et ses questions de rythme et d'assonances. »

UNE ERRANCE MÉMORIELLE

Amine apprend le décès de son père dans une sorte d'indifférence. Cet événement contraint le pianiste à renoncer à un enregistrement à Berlin et à rentrer à Trappes pour affronter son histoire familiale. Il retrouve ses sœurs, s'étonne de tout ce qui les sépare, et réalise la toilette mortuaire avec malice. Puis il découvre des enveloppes, les ouvre, et y trouve des cassettes qu'il écoute avec attention. Il s'agit de celles que son père envoyait à ses propres parents au Maroc : il s'y livre comme jamais il ne l'a fait avec le narrateur. Amine prend alors la route, à la rencontre des acteurs de la vie de son père, sensible au moindre indice de son passage.

D'une étape à l'autre, l'auteur nous tient en haleine : Amine, tiraillé entre sa carrière de musicien et ce voyage qui lui apparaît comme une opportunité de se réconcilier avec son père défunt, doit redéfinir sans cesse ses concessions comme ses priorités. La tension qui monte avec son agente à mesure qu'il repousse ses engagements professionnels rend compte d'un risque. Les possibles narratifs semblent régulièrement interrogés, et le lecteur se réjouit de suivre cet itinéraire incertain.

DE L'INDIVIDUEL AU COLLECTIF

On apprécie dans ce récit la manière dont sont dépeints les personnages et leur évolution. Le cas du père est à cet égard très intéressant. D'abord considéré comme un acteur marginal de la vie du narrateur, il se révèle petit à petit dans toutes ses nuances : c'est donc une figure mouvante, qui semble éclore tout au long de l'intrigue. Car le parcours de cet immigré marocain s'inscrit dans les marges du récit officiel, plus habituel et autrement plus pompeux, des Trente Glorieuses. Ce personnage, qui a travaillé dans les mines ou à l'usine Lip, qui a milité avec la CGT ou en soutien aux harkis, interroge un discours unilatéral, en y ajoutant les voix d'acteurs peu représentés dans la littérature. Nous découvrons les souffrances et les frustrations non seulement d'un père, mais aussi de toute sa génération. Le personnage semble alors devenir un être total, presque une abstraction tant il incarne à lui seul l'histoire de l'immigration et de la classe ouvrière. Cette ambivalence est un réel tour de force de l'auteur.

« Lorsque je lis un livre, j'aime qu'un film se déroule devant mes yeux, qu'il soit concis, me donne accès à l'essentiel et que mon imagination fasse le reste. »

DES NUANCES ET DES ACCORDS

Si on se laisse aisément bercer par ce texte, c'est parce que la présence d'un leitmotiv musical, le souvenir du piano désaccordé de Keith Jarrett lors de son fameux concert à Cologne, inscrit le travail d'écriture du narrateur et les silences de son père dans une dimension singulière. À mesure que l'on se laisse séduire par le récit, on comprend combien les silences sont nécessaires pour apprécier toutes les nuances des accords comme des désaccords.

- Simon Kieffer



©Pascal Ito

CHARLY DELWART

Que ferais-je à ma place ? aux éditions Flammarion

DE FACE, DE PROFIL OU DE TROIS QUARTS
Charly Delwart est un écrivain prolifique, alternant romans, scénarios, textes à visée autobiographique ou encore livres jeunesse. En 2019, il s'était déjà fait remarquer dans le champ littéraire par le vent nouveau que soufflait l'originalité formelle de *Databiographie*, un curieux ouvrage dans lequel il explorait sa propre existence par le biais de graphiques et de statistiques. Lors de la dernière rentrée littéraire, il est parvenu à réitérer l'expérience et à nous surprendre à nouveau avec *Que ferais-je à ma place ?*

INTERROGATIF INDIRECT

Dans le sillage de Milan Kundera, Charly Delwart affirme que « le roman, c'est l'endroit où on établit des questions plus qu'on ne dit des vérités ». Et il a définitivement « question à tout ». S'il nous donne à voir « une mise en forme de la pensée », voire des représentations graphiques du cheminement de sa réflexion à travers ses pages, il opère de manière identique à l'oral : en l'écoutant, les phrases qu'il lance et parfois ne finit pas, ses hésitations, ses retours en arrière et ses correctifs nous permettent de suivre son raisonnement et ses multiples détours – sans compter ses traits d'humour qui font des saillies dans de longs développements sérieux et autoréflexifs.

TOUS LES JE DU MONDE

L'expérimentation formelle qu'il a choisie lui a été en partie inspirée par d'autres écritures de soi. Il cite ainsi Georges Perec, Edouard Levé, Sophie Calle et Grégoire Bouillier. Il reconnaît tout autant une certaine influence de l'art contemporain sur sa pratique littéraire. Son projet était de concevoir « un espace dynamique de jeu », avec tout un lot de contraintes et d'options. À ses yeux, « passer par un dispositif permet une interaction avec le lecteur » : car « parler de soi, c'est surtout essayer d'accéder aux autres ». S'il déploie un

je, ce n'est donc pas celui d'un « récit de soi » comme dans l'autofiction, c'est le *je* d'une « vie normale » saisie « au présent », dans la volonté « d'étendre la logique d'autres à soi, ou de soi à d'autres ». Un *je* pour un jeu « d'humain à humain » en somme : « ce *je*, on espère toujours que d'autres se l'approprient ».

- Marie-Lou Douillet

« En parlant de soi ou du plus personnel, on arrive au plus universel. »

DÉPLOYER LES POSSIBLES

Que ferais-je à ma place ? est une exploration de l'existence, ou plutôt des interrogations du quotidien, des plus communes au plus incongrues, à partir de soixante-dix questions déroulées sous forme de questionnaire à choix multiple et trente-trois réponses développées *in extenso*. L'auteur y aborde des sujets omniprésents dans chacune de nos vies, dans lesquels tout lecteur peut se projeter, tels que la paternité, l'angoisse ou la mort. Mais aussi des questions très prosaïques ou fort singulières, moins pertinentes pour les uns ou les autres, auxquelles le lecteur se retrouve confronté et qui le poussent à réfléchir sous un angle radicalement nouveau.

UN JEU DES PLUS SÉRIEUX

À travers un dispositif d'écriture qui repose sur une arborescence de pensées, Charly Delwart nous invite à assister à un dialogue avec lui-même. Loin d'être une compilation brouillonne de récits décousus, l'auteur déploie un chemin de pensée, le sien, certes tous azimuts mais pourtant organisé, rythmé de renvois et de motifs récurrents. Le format de quiz existentiel garantit l'inclusion du lecteur dans les débats intimes de l'auteur. Il nous renvoie directement aux

questions inavouées que l'on pourrait tous se poser, de celles du quotidien ordinaire jusqu'à la plus ridicule ou la plus impertinente idiotie qui nous turlupine. Le livre peut se penser alors comme un moyen, pour l'auteur, de jouer avec ses angoisses et, pour le lecteur, d'y trouver un lieu ouvert où ses propres questions trouvent leur importance. Car Charly Delwart évoque la littérature comme « une sorte d'enzyme de digestion de la réalité qui nous submerge sous toutes ses formes, en permanence », et c'est ce qu'il opère dans cette autobiographie novatrice.

« Se poser des questions, c'est ne pas savoir quelle réponse donner. C'est un travail d'écriture qui nécessite de déployer les options et de se demander si on aboutit à une forme de réponse pour soi ou si on donne assez d'amplitude à la possibilité de répondre. »

L'HUMOUR EN TOUTES CIRCONSTANCES

Toutes ces questions plus ou moins légères sont traitées avec le même humour. Charly Delwart fait preuve d'autodérision, se moque de son hypocondrie, de ses multiples angoisses et de ses petites préoccupations ridicules. L'humour est alors voile de pudeur et outil de distanciation. Mais surtout, dans tous les cas, il dédramatise et il supplante les questions elles-mêmes. C'est l'effet thérapeutique du dispositif : les réponses possibles à chaque question se voient réduites à quatre propositions seulement, noir sur blanc, qui mettent la mort et les différentes manières de reboucher un tube de dentifrice sur le même plan. Telle est la méthode préconisée par Charly Delwart : « Dans la vie, l'important n'est pas d'avoir toutes les réponses, mais de s'être posé toutes les questions. »

- Capucine Desmouceaux

JULIE HÉRACLÈS

Vous ne connaissez rien de moi
aux éditions JC Lattès



Dans ce premier roman inspiré d'un célèbre cliché en noir et blanc, Julie Héraclès propose un troublant portrait de femme durant les années grises de l'Occupation.

Parmi les femmes qui furent tondues lors de l'épuration, Simone Touseau est l'une des rares coupables d'une collaboration qui n'était pas seulement horizontale. Pourquoi l'avoir choisie ?

Je suis partie de la photographie dite de « La Tondue de Chartres », prise par Robert Capa. Le point de départ de ce livre, c'est cette photographie que je connais depuis toujours, qui m'a toujours interpellée, interrogée. Pendant longtemps, j'ai cru que Simone Touseau était coupable uniquement d'avoir eu un enfant avec un soldat allemand, et c'est en lisant l'enquête historique de Philippe Frétygné et Gérard Leray que j'ai appris qu'elle avait aussi collaboré et admiré le nazisme. Mais il me manquait les ressorts qui pouvaient être les siens. Pourquoi avait-elle fait ces choix-là ? L'enquête historique ne permet pas de retracer cela, raison pour laquelle je suis passée par le roman en proposant une interprétation de ce qui aurait pu être son cheminement. J'ai donc écrit une fiction inspirée de faits réels car j'ai conservé les éléments biographiques que l'on connaît de cette femme, et notamment ses crimes.

Que pensez-vous des réactions de ceux qui ont cru voir dans votre roman une réhabilitation de Simone Touseau ?

Cela m'a vraiment affectée car c'est aux antipodes de ce que j'ai voulu faire. Si j'ai écrit ce roman, c'était au contraire pour regarder en face les motivations des personnes attirées par des idéologies mortifères, justement pour que ça ne se reproduise pas. On m'a reproché d'avoir introduit de la fiction dans des faits réels car cela « humaniserait » Simone. Je pense plutôt qu'introduire de l'humanité, donner chair à un personnage permet de dire que le mal est commis par des êtres complètement

ordinaires. Ce n'est pas parce qu'elle a souffert, connu des épreuves, été amoureuse qu'elle n'est pas coupable par ailleurs. Ça ne la dédouane en rien. Je pense que l'être humain est complexe, que l'humanité n'est pas binaire. Il n'y a pas d'un côté les saints et de l'autre les salauds. Le personnage de Pierre, par exemple, a ses zones d'ombre et de lumière, tout comme Simone. C'est ce que j'ai voulu montrer dans mon livre, dans une volonté d'empêcher tout manichéisme. Le nom de famille de la Simone du roman reflète d'ailleurs cette idée : Simone Grivise, à l'envers, ça fait vie grise.

Le châtime final de Simone Grivise couronne une longue suite d'humiliations, dont de nombreux viols et un avortement, événements ordinairement absents dans les biographies de femmes. Sont-ils des inventions de votre part ?

Oui, ce sont des inventions car on ignore à peu près tout de son adolescence et de son passage à l'âge adulte. On ne connaît sa vie qu'à partir du moment où elle a eu une relation avec ce soldat allemand. Il me semblait que le fait qu'elle ait pu endurer ces épreuves pouvait être l'une des nombreuses circonstances qui l'avaient ensuite amenée à collaborer. Mais ce n'est qu'une interprétation parmi d'autres.

Quelles sont les femmes, autrices ou héroïnes, qui vous ont inspirée dans l'histoire littéraire ?

Le roman qui m'a marquée quand j'étais adolescente, c'est *Les Hauts de Hurlevent* d'Emily Brontë. Aujourd'hui j'admire Annie Ernaux et j'aime beaucoup aussi Marie-Hélène Lafon.

S'il y a une héroïne qui m'a marquée, c'est Scarlett O'Hara dans *Autant en emporte le vent*, pour son côté rebelle qui n'en fait qu'à sa tête. À la réflexion, peut-être d'ailleurs que Simone Grivise a quelque chose à voir avec Scarlett O'Hara, dans le sens où elle suit son chemin, elle s'obstine dans ses mauvais

choix et le qu'en-dira-t-on ne l'atteint pas. Et dans le film adapté du roman, c'est Vivien Leigh qui jouait Scarlett O'Hara : pour construire le personnage d'Eva, j'avais en mémoire le visage de Vivien Leigh, cette brune aux yeux verts, magnifique.

L'un des aspects saisissants de votre roman, c'est l'oralité du style. Comment avez-vous procédé pour recréer ce français des années 1930 et 1940 ?

En ce qui concerne l'écriture elle-même, je n'ai pas trouvé la voix de mon héroïne tout de suite, il m'a fallu un an pour la faire parler comme ça. Au départ, elle avait un langage plus châtié, parce que j'imaginai qu'à cette époque-là on parlait de manière un peu guindée. Mais en lisant des romans écrits pendant les années 1940, j'ai compris que je pouvais prendre plus de liberté. Comme Simone vient d'un milieu social populaire, j'ai imaginé que c'était possible qu'elle puisse parler de cette manière. C'est à partir du moment où elle a parlé comme ça que j'ai eu l'impression d'avoir trouvé un élément fondamental de mon personnage.

Pourquoi avoir choisi la dernière phrase comme titre du roman ?

À l'origine, je voulais que le terme « gris » apparaisse, parce qu'il est emblématique du roman, mais mon éditeur m'a dit que c'était trop terne, trop gris justement. Finalement, on a retenu cette dernière phrase. Et c'est vrai qu'elle intrigue. Elle permet de dire aussi que la photographie telle qu'on la connaît peut provoquer diverses interprétations. La photographie est déjà une interprétation du réel, comme tout acte créatif, finalement : en la regardant on peut avoir une première impression qui ne correspond pas à la réalité historique, d'où le titre.

- Anaëlle Benoît, Amélie Carton, Samuel Gandon et Simon Kieffer

SUMMER QUIZ

QUE LIRAIS-JE À MA PLACE ?

Vos lectures sont plutôt tournées vers :

- l'histoire
- la mémoire
- l'écriture de soi
- l'environnement
- le drame

Vous avez l'habitude de lire des livres :

- de moins de 176 pages
- de plus de 176 pages mais moins de 208 pages
- d'un peu moins de 384 pages
- de 384 pages exactement
- d'au moins 464 pages

Vous aimez les narrations :

- linéaires à la première personne
- discontinues mais toujours à la première personne
- alternées à deux voix
- entrelacées à trois personnages
- en forme de QCM

Quels sont vos personnages préférés ?

- les bergers amoureux
- les montreurs d'ours
- les pianistes virtuoses
- les enragées sans scrupules
- les hypocondriaques

En lisant vous cherchez :

- l'engagement
- l'instruction
- le bouleversement
- le jeu
- l'implication

Où partiriez-vous en voyage ?

- à la montagne, près de la frontière suisse
- à la montagne, mais près de la frontière espagnole
- aux quatre coins de la France
- dans une cité historique
- dans votre cerveau

Comptez vos réponses !

Une majorité de ? Lisez *Et vous passerez comme des vents fous*

Une majorité de ? Lisez *La Foudre*

Une majorité de ? Lisez *Les Silences des pères*

Une majorité de ? Lisez *Que ferais-je à ma place ?*

Une majorité de ? Lisez *Vous ne connaissez rien de moi*